

Essai crucimorphe

Hubert Aquin

Volume 5, numéro 4 (28), juillet-août 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30248ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aquin, H. (1963). Essai crucimorphe. *Liberté*, 5(4), 323–326.

Essai crucimorphe

La Place Ville-Marie est une sorte de concentration exceptionnelle de néant. Ou plutôt, elle reflète le néant urbain encore mieux que la maison unifamiliale pour familles désunies, qui prolifère dans nos banlieues.

J'aime le néant. Il me fascine et je ne me lasse jamais de le feuilleter au hasard chaque fois que j'encercle ce quadrilatère, que je plonge dans ses couloirs souterrains ou que, par une contre-plongée du regard, je découvre le ciel colonial de Montréal, minutieusement coince dans une étreinte d'aluminium et de verre.

Le néant polydimensionnel de la Place Ville-Marie semble émaner directement de la dialectique heideggerienne. Minéralisation de la vie, fenestration schizoïde, vide pur, le *dasein* villemariaque se définit par ce qu'il n'est pas et même par ce qui le contredit. La Place Ville-Marie n'existe pas. Elle constitue une volumineuse pétition de principe et son onomastique d'ailleurs n'est, à cet égard, qu'un agent confusionnel. En effet, il est question de la croix et aussi de Marie qui, précisément, n'a pas été crucifiée. Cela démontre assez clairement l'ambiguïté ontologique du Montréal moderne : notre ville n'est pas tout à fait à l'image de ceux qui l'habitent, ni même un reflet de ceux qui la possèdent. Nous sommes donc ici en présence de signes ambigus, de signifiés sans signifiants qui ne prennent de sens (entendez : de non-sens) que lorsqu'on les considère dans leur contexte historique : la dédicace à la Vierge Marie sonne faux puisqu'elle a été faite par des citoyens nullement enclins à la mariologie. Il faut donc chercher ailleurs sa signification,

peut-être dans l'attitude du colonisateur qui, soucieux de ne pas avoir d'histoires avec la population locale, lui adresse un nom dont le contenu originaire (à différentielle historico-religieuse) a pour fonction de l'apaiser. Ce nom n'émerge pas vraiment d'un terroir indigène, ni de la nomenclature spontanée du Canadien français, mais témoigne plutôt d'un contrat non-écrit entre le constructeur allogène et la population de Montréal; il témoigne d'une ambiguïté typique de notre situation coloniale. L'onomastique du centre de Montréal est désamorcée : une construction crucifiante s'édifie sur la place de Marie, premier non-sens. Et les autres n'en sont pas moins riches d'absurdité : "La maison du livre" est la raison sociale d'une alvéole souterraine qui n'a rien de l'ontologie de la maison et qui est, tout au plus, en forme de garage. "Le café de France" est un snack, "Le carrefour des Canadiens", une rotonde, le "Club Car" mon oeil et ainsi de suite. Le dérèglement est de règle ici, sans compter le rapetissement inévitable qui accompagne un complexe urbain qui, dans sa totalité, s'annonce comme une démesure. de l'île Sainte-Hélène, la Place Ville-Marie est trop grande: aussitôt qu'on y pénètre, il est navrant de constater que les plafonds y sont trop bas, le dégagement dérisoire, l'espace distribué au compte-goutte. L'ambiguïté atteint ici la démesure : l'édifice grandiose n'est plus, quand on s'en approche, qu'une agglomération incohérente de petits endroits, sans cette générosité de la dimension et de l'air qui caractérise les places de la Renaissance que les architectes sous-contractés (des indigènes) se sont faits forts d'invoquer pour valoriser cette entreprise de néant et d'écrasement dont ils étaient thuriféraires. La Place Ville-Marie a été construite en forme de ville morte : dessous sa grandeur orgueilleuse et christologique, des négociants se sont installés avec la même ferveur que les premiers chrétiens mettaient à descendre dans les catacombes.

Aussi bien l'avouer : ce qui me semble le plus scandaleux, c'est "l'effort" de francisation manifesté à toutes les strates de cette place. Tant de noms français ont de quoi éveiller les soupçons d'une population francophone qu'on a préalablement dressée aux noms anglais. C'est donc ça la francisation qu'on réclame depuis deux générations : c'est cela la récompense due aux loyaux sujets *du* Reine Elisabeth (à tort, certains zéaient graphiquement le nom de notre reine morte)! J'ai le sentiment net

d'avoir été dupe et pourtant on ne m'a donné que ce que je réclamais : des chars de noms français! Il est fort probable — puisque lors même qu'on me les offre à plein tube je ne m'en satisfais pas — que j'avais tort de réclamer des noms.

A l'image de Montréal dont elle est le coeur artificiel, la Place Ville-Marie est un agent double, dont les modalités de dédoublement comportent certaines innovations dans le genre, sans quoi nous, les consommateurs d'ambiguïtés, aurions piqué sans gêne une autre crise nationaliste. Mais puisqu'on nous propose de manger des symboles aussi crus de notre situation embrouillée, puisqu'une certaine réflexion a présidé à l'édification de ce portrait non-figuratif du néant que nous portons et que d'autres enfantent, nous ne serons pas de mauvais joueurs, ni ne nous manifesterons comme de perpétuels insatisfaits. La Place Ville-Marie est l'enfant naturel de notre biculturalisme: édiflée sur pilotis, prête déjà à s'effondrer, elle me fait rêver au spectacle merveilleux de son avalanche. Il me serait doux de voir ces quarante-deux étages de néant s'écrouler pour former une pyramide. Ambiguïté pour ambiguïté, j'aurais pris la peine, juste avant ce bel éclatement, de soustraire au massacre les jeunes filles que je veux continuer de voir déambuler, voilées par leur beauté éclatante et sombre, soeurs multiples à qui je suis lié, autant de Maries que je ne veux pas voir impliquées dans cette crucifixion alcanique.

Hubert AQUIN

P.S. J'espère qu'on m'a bien compris. J'ai tenté de dire, dans cet article, que j'aime beaucoup la Place Ville-Marie!

H. A.